



HOLDER

Les Ambassades

3^e Rencontres de littérature
francophone en Région Centre
organisées par la DRAC et AGIR

La **Médiathèque** de
Romorantin-Lanthenay
reçoit

Eric Holder

Prix Novembre 1994 pour
la Belle jardinière publié
au Dilettante

Vendredi 31 mars 1995.
20 h 30

Lecture des textes d'Eric Holder par
Nathalie **Bauchet**
Delphine **Dufour**
Jean **Soumagnas**

Rencontre animée par
Thierry **Guichard**,
chargé de mission à AGIR.

Eric Holder par Eric Holder

Eric Holder est né en 1960, à Lille.

En 1968, ses parents quittent le Nord, et leur position sociale, pour rallier le Sud. Il en résultera une enfance chaotique, merveilleuse. A seize ans, il rencontre Christiane Rochefort et lui soumet son premier manuscrit. Elle l'encourage à écrire.

Il y aura des passages en revues. Puis en maisons.

C'est moi, Holder, qui suis en train d'écrire ceci. Quoi de plus ? Pas d'études - et je le regrette. Des années marquées par d'autres amis qui m'auront, eux aussi, encouragé. Si l'on excepte du goût pour ce que d'autres appellent « le peuple », rien de plus, donc.

Je suis désolé. Je suis très désolé en général, ce que je publie tient lieu de vie.

S'y référer, en fin de compte.

Eric Holder est né à Lille le 5 avril 1960. Ses parents bougeaient beaucoup, il les a donc suivis du Touquet à Saint-Raphaël, du nord au sud... Il a écrit son premier roman à 16 ans. Il avait alors soumis son manuscrit à Christiane Rochefort. Il ne fut jamais publié.

A 19 ans, un bac de lettres classiques en poche, le jeune homme « monta à Paris » après avoir étudié le chinois pendant deux ans à Aix-en-Provence. Il parlait « vivre sa vie » et sa vie c'était la littérature. « C'est une vraie vocation » expliquait-il. « Cela ne s'invente pas ! Il y a des petits garçons qui vivent dans les avions, maquettes et autres posters et qui savent qu'ils seront aviateurs. Il y en a d'autres qui, à 12 ans, ont déjà lu tout Jules Verne et tout Victor Hugo. J'étais fou de lecture ! » Parmi ses auteurs fétiches, Eric holder compte Giono et Marcel Aymé et des poètes : Verlaine, Rimbaud, Mallarmé...

Après avoir fait divers petits boulots (maçon, serveur, cultivateur...), Eric Holder acheva son premier roman, *Manfred ou l'hésitation*. Il l'envoya à cinq éditeurs et reçut, en retour, un coup de téléphone du Seuil. Le livre fut publié en 1985. D'autres suivirent...

Depuis 1988, dans sa « maison bleue », Eric Holder se consacre, bien sûr, à l'écriture. Entouré de livres, il travaille à son bureau installé, à l'étage, sous le toit. Mais il se consacre aussi à sa famille, sa femme et ses deux enfants âgés de huit ans et demi et quatre ans et demi. Entre ses romans et des articles pour des revues littéraires, il joue parfaitement le rôle de père au foyer, accomplissant aussi bien les tâches ménagères que les travaux de restauration de sa maison briarde. Ses enfants, son potager et ses chats, pour lesquels il a une passion, remplissent son emploi du temps.

Son prochain roman est déjà achevé et paraîtra au printemps.

Annie Cucuel.
Le Pays Briard. 2.12.94.

Thiercelieux, c'est « au milieu de nulle part ». Thiercelieux est un hameau comme il en existe encore beaucoup en Brie : une cinquantaine d'habitants, aucun commerçant. Dépendant de la commune de Montolivet, situé entre La Ferté-Gaucher et Montmirail, Thiercelieux a pourtant une particularité : un écrivain de talent y a élu domicile.

Eric Holder s'est installé à Thiercelieux en 1988. Son huitième livre, publié en mai, a remporté le prix Novembre 1994. *La Belle Jardinière* est un recueil de nouvelles, ou plutôt un « récit fragmenté » suivant l'expression que préfère employer l'auteur lui-même. Le recueil comprend sept nouvelles aux thèmes variés, toutes écrites avec la même poésie.

« Au milieu de nulle part » est la première nouvelle du recueil. Eric Holder y raconte son petit coin de Brie. Il entraîne ses lecteurs de Montmirail à La Ferté-Gaucher et à travers champs. Les Fertois ne manqueront pas de reconnaître leurs commerçants...

Eric Holder avoue être tombé amoureux de la Brie dès qu'il l'a découverte, lors d'un salon du livre à Esbly. Alors qu'il trouvait que la vie parisienne était un enfer, il s'est aperçu qu'il suffisait de parcourir quelques dizaines de kilomètres pour être à la campagne. « Je suis réellement tombé amoureux de cette région qui n'existe pas en tant que telle » explique l'écrivain, « on ne parle pas de la Brie

comme de la Champagne ou de la Picardie et c'est pourtant une région merveilleuse ». Les premières pages de *La Belle Jardinière* sont un hommage à cette région qui n'a pas vraiment suivi le cours du temps. « C'est un pays de terre nourricière où les gens battent la campagne, au sens propre du terme » définit-il.

Eric Holder est un auteur déjà fort reconnu. Il avait reçu en 1989 le prix de la Vocation pour son second roman, *Duo Forte*, publié chez Grasset. Les Editions du Seuil et Flammarion l'ont également publié. Pourtant, il réserve ses recueils de nouvelles -*La Belle Jardinière* est le quatrième- aux éditions Le Dilettante, c'est-à-dire à un ami. Dominique Gaultier a créé Le Dilettante en 1984 avec le premier recueil d'Eric, *Nouvelles du Nord*. Le prix Novembre 1994 est donc un magnifique cadeau d'anniversaire, aussi bien pour l'éditeur que pour l'auteur.

L'écrivain a reçu son prix des mains de Jorge Semprun, à l'hôtel Meurisse, le 17 novembre. Le prix Novembre est un jeune prix qui a la particularité d'être décerné par un jury qui change régulièrement. Pas d'« académie » Novembre : nul n'y est nommé à vie. Il garde son indépendance vis-à-vis des grands éditeurs : la preuve !

Annie Cucuel.
Le Pays Briard. 2.12.94

La Belle Jardinière est une merveille d'ironie française et de sagesse bucolique. Un jeune écrivain, qui n'a pas encore l'âge de jouer à l'ermite, ni de sacrifier au culte du panthéisme rural, mais qui a dû lire *Le Bonheur* de Chardonne et *L'Humeur vagabonde* de Blondin, vante la vie à Thiercelieux. C'est un hameau de Seine-et-Marne, aux confins de la Brie et de la Champagne, où « les aiguilles du temps ricochent sur la lenteur de la terre ». Eric Holder n'a pas le temps de s'y ennuyer, tout occupé qu'il est à remplir de stères son bûcher, à allumer sa cuisinière à bois, à faire ses courses à vélo, à participer aux moissons, à arroser les tomates, à jouer à la belote, à cueillir les champignons, à chasser la taupe et le lombric. Eric Holder est imbattable sur l'art de tâter un épi, de fourcher les bottes de paille sur la charrette, de prévoir le temps en humant l'air, de fumer un potager et d'y édifier une murette. *La Belle Jardinière*, ou le portrait d'une France oubliée et nonchalante, celle du poireau-vinaigrette, de l'anis gras, du PMU dominical, du facteur en 4L, et du ramassage scolaire dans la brume du petit matin. L'écrivain la décrit en prenant son temps, comme on filme au ralenti. Et quel style ! Car le bonheur de Thiercelieux est celui d'une langue souple, mutine, précise, et musicale : peu importe qu'on soit en Seine-et-Marne, on est d'abord en littérature. En cent pages, Eric Holder nous rappelle que l'art de vivre ajoute à celui d'écrire, et le parfait.

Jérôme Garcin.
Littérature vagabonde.
Flammarion, 1995.

Romancier, poète et nouvelliste Eric Holder vient de publier *La Belle Jardinière* un livre tout à fait atypique qui est une sorte de balade au pays de l'imaginaire. Cent pages sur l'idée que les mots ne disent pas les choses mais répondent à un enracinement. Un court ouvrage comme on aimerait en lire plus souvent.

Q. : « Comment définiriez-vous ce livre inclassable ? »

R. : « C'est je crois avant tout un texte qui rend hommage à la littérature de promenade. J'essaye d'y redire mon attachement à des auteurs comme Vialatte, Nicolas Bouvier, André Dhôtel, Michel Déon, Roger Nimier tous ces écrivains de la fugue qui se sont tenu loin de la littérature dite engagée. Dans ce livre on part de ce que les gens sentent. Il était donc fondamental que les thèmes abordés soient tous en rapport avec la province. »

Q. : « Pourquoi cette défense de la province ? »

R. : « La province symbolise à mes yeux l'idée d'une cordialité n'existant nulle part ailleurs et surtout pas à Paris. Il y flotte dans l'air un parfum d'éternité. »

Q. : « Ce livre est aussi une sorte de cadeau fait à la maison d'éditions Le Dilettante qui en publiant cet ouvrage fête aussi ses dix ans d'existence. »

R. : « J'ai publié mes trois romans chez Grasset, Le Seuil, et Flammarion, mais toutes mes nouvelles au Dilettante. C'est une maison que j'aime et je n'oublie pas qu'avec Bernard Frank j'ai été l'un des premiers écrivains à y donner un texte. Aussi pour leur dix ans d'existence j'ai voulu leur offrir un livre où sont réunies en sept chapitres courts toutes mes sources d'inspiration. »

Jean-Rémi Barland.
Le Provençal. 21.07.94.

De quoi d'agit-il ? De rien et de riens. D'un narrateur qui se déclare, à bon droit, « l'écrivain le plus connu de Thiercelieux, 77, Seine-et-Marne ». D'une visite rendue à son père, établi dans le Midi ; d'une vieille voisine à qui l'on rend service au jardin ; d'une jeune étrangère qui accepte de montrer sa poitrine aux habitués du bistrot local ; du bruit de la « moissebatte », l'été, dans les champs de blé ; du silence des hommes qui se connaissent depuis l'école ; du chapeau de Laetitia, qui a autrefois concouru pour le titre de Miss France et sait gré à chaque habitant du hameau de s'en souvenir. Il y a enfin la cueillette des champignons pour l'omelette, en prélude à celle du gui et du houx pour d'autres raisons alimentaires. La vente de bouquets à Paris, où l'on est descendu à la gare de l'Est, n'apportera-t-elle pas l'argent qui n'est pas venu des droits d'auteur ? Si la recette est maigre, elle permettra néanmoins de payer un verre à la passante du Sébasto qui a la délicatesse de ne pas raconter ses peines. L'art est ici inversement proportionnel à la minceur des sujets, qui ne donnent jamais lieu à des morceaux de bravoure : tout est en demi-teinte et repose sur l'allusion. Le détail excite l'imagination sans la graver. L'ironie enveloppe l'ensemble et confère à la phrase une fraîcheur acidulée. Et si, par moments, perce la mélancolie, c'est comme la légère buée qui envahit l'œil à l'écoute d'un vieux blues. Au grand talent il suffit de peu de pages pour se déployer, enchanter et jeter ses richesses par une fenêtre qui contient le ciel entier. Selon l'habitude de ce modeste et brillant éditeur, l'ouvrage a été tiré à 1515 exemplaires. Il n'y en aura donc pas pour toutes les librairies. Cherchez bien, le bonheur se mérite. Et j'ai déjà beaucoup fait pour vous.

Angelo Rinaldi.
L'Express, 28.07.94.

Titres d'Eric Holder disponibles à la Médiathèque :

- . L'Ange de Benarès .- Flammarion, 1993.
- . La Belle jardinière .- Le Dilettante, 1994.
- . Bruits de coeurs .- Les Silènes, 1994.
- . La Chinoise .- Le Dilettante, 1987.
- . Duo Forte .- Grasset, 1989.
- . Manfred ou l'hésitation .- Le Seuil, 1985.
- . Les Petits bleus .- Le Dilettante, 1990.

EXTRAITS

Les Petits bleus.

LE TRAIN DE LA FERTE-GAUCHER

Pour Jacques Déca, notre indicateur.

ON attend un convoi de banlieue, l'un de ces impressionnants doubles decks dont on imagine qu'ils pourraient traverser, blindés, la Russie, et à la poursuite des derniers tzaristes. Ce n'est qu'une micheline, rouge et jaune, telle que nos mémoires l'ont préservée, depuis que nous l'avons connue. C'était l'été de nos quatorze ans, à Rodez, Beaulieu-sur-Mer ou La Rochelle. Nous étions accompagnés de nos parents, elle sentait la rentrée scolaire et l'automne, avec ses vues du Gard en noir et blanc qu'encadrait de l'aluminium.

Cinquante francs paraissent une somme modique pour revenir à Rodez, Beaulieu-sur-Mer ou La Rochelle, et, surtout, à cet été-là. On s'en acquitte le coeur battant, en ce guichet où ne règne toujours pas l'hygiaphone. Gagnera-t-on Paris comme si c'était la première fois ?

L'horaire de La Ferté-Gaucher veut que nous partions à 6 h 57, et dans un noir uniquement troué du lampadaire au-dessus de l'horloge. Le dimanche, ces trois wagons-là (première, seconde, seconde fumeurs) ne prendront le départ qu'à 7 h 42, sur cette ligne soucieuse des grasses matinées.

On attend, en frissonnant un peu, que la motrice se mette en route, puis la lumière, puis le chauffage. On observe, dans la semi-obscurité propre aux dortoirs de pensionnats, ceux qui deviendront des compagnons de voyage, pour l'heure assez disséminés. On tâche de savoir quels motifs les poussent vers la capitale. A moins qu'ils ne descendent en route. Celui-ci pourrait être lycéen, tel autre mécanicien ; on verrait celle-là dans un bureau. On se perd en conjectures. Les ampoules allumées, dans un bruit de dynamo, ne feront que les épaissir. Et s'il était coiffeur, celle-là, infirmière ? Tel autre, en revanche, ses mains le prouvent, reste mécanicien.

On roule, donc. Au coeur de la Seine-et-Marne (77), une circonscription curieuse. Bâtarde. Cent bornes du nord au sud, soit de la Champagne à Nemours. En vrac, et pour situer : Provins, Meaux, Melun, Coulommiers. La Ferté-Gaucher.

A droite : l'Yonne, l'Aube, l'Aisne, la Marne ou le Loiret, ces départements qu'on aurait grand mal à numéroter ; à gauche : Paris. Le tout, quoiqu'en Ile-de-France, semble plus rural qu'habité, plus habité que désert. Cela devrait être une annexe du périphérique, comme le Val-d'Oise ou les Yvelines, cela n'est qu'une province de Troisième République, où les mairies à fronton tentent d'imposer la Loi à des étendues de blé, de maïs, de pommiers et de colza.

On attendrait ainsi, à Jouy-sur-Morin ou à Saint-Siméon, qui sont les premiers arrêts, que monte une humanité de comices agricoles...

LECTEUR, MON AMOUR

C'était un de ces petits jours d'avril, quand, dans la région parisienne, fleurissent le lilas et le myosotis, quand le soleil contraint enfin à tomber la veste, quand les portails des pavillons commencent d'être repeints à neuf. J'aurais dû sourire au ciel pur de tout nuage. Je ne parvenais qu'à m'interroger au sujet des directeurs de revue.

Celui que j'avais vu une heure auparavant me devait quatre mille francs. Une sorte de copinage m'avait permis d'aller le relancer à domicile, soit dans cette banlieue où je me retrouvais maintenant. Oh ! j'avais été bien reçu, et bien raccompagné, mais je ne pouvais me défaire d'une certaine inquiétude, mêlée d'un peu de tournis : avais-je été à la hauteur des circonstances ? J'avais pourtant été assuré (vingt et une fois, je les avais comptées) d'être son ami, j'avais eu le privilège de jeter un coup d'oeil sur les prochains sommaires, j'allais être payé en liquide.

Deux cent cinquante francs. Et le billet de train que je tenais stupidement à la main, dans cette gare des Yvelines, venait d'en manger cinquante.

- Monsieur !

On était trois pelés sur le quai, à un mètre l'un de l'autre, et le troisième avait l'air d'une demi-cloche, cabas partout, plastiques pardessus. C'était bien à moi que le deuxième s'adressait. Mon âge, les yeux bleus, il se tenait la tête légèrement inclinée en arrière, ainsi que font les mètre-soixante pour s'adresser aux mètre-quatre-vingts.

- Je ne sais comment vous dire cela, il a finalement dit, enfin voilà, je, j'ai... Bref, j'ai lu votre roman, et je l'ai aimé.

Bordel, un lecteur ! Un lecteur que je ne connaissais pas ! « Dans mes bras ! » aurais-je mieux fait de m'écrier. J'ai juste marmonné :

- Vous êtes gentil.

Le directeur de revue cessait de prendre toute la place dans mon esprit, en gagnait la sortie dérobée, et située vers l'oreille gauche, tandis que j'avais mentalement mon meilleur fauteuil à ce nouveau venu.

Dans le train, nous sympathisâmes. Il professait l'anglais, il avait des griefs contre le rectorat de Versailles, il portait un cartable qui semblait trop lourd ou trop grand pour lui et j'eus honte de l'avoir attiré dans un compartiment fumeurs : il regardait toute cigarette allumée comme la promesse d'une prochaine quinte de toux : sa délicatesse, pourtant, l'empêcha d'en manifester une seule.

Je ne sais combien de temps il parla de mon livre, mais ce temps-là passa trop vite (il l'avait *vraiment* lu)...

La Belle jardinière

AU MILIEU DE NULLE PART

Je suis l'écrivain le plus connu de Thierceux, 77, Seine-et-Marne. Thierceux compte une cinquantaine d'âmes, et il est inutile de chercher ce nom sur une carte. Ce n'est qu'un hameau, sans mairie, sans commerce, sans église, sans bar. Il dépend d'une commune située à plusieurs kilomètres d'ici. Quant à la Seine-et-Marne, ce n'est pas celle, non plus, prestigieuse, de Fontainebleau ou de Provins. Elle forme là un coin, un ultime bout de Brie qui s'en va adhérer aux premiers contreforts de la Champagne toute proche. Le dernier poil de pinceau d'un découpage administratif a empêché que nous fussions inclus dans les limites de la Marne, ou de l'Aisne. On aura beau se promener, à deux ou trois champs de là, dans la Marne ou dans l'Aisne, je doute qu'on voie la différence. Qu'on sache, où l'on est. Et qu'on aie le sentiment, plus généralement, d'être quelque part, ailleurs que sur la terre.

Oui, à Thierceux, je peux prétendre être un écrivain reconnu, sans doute moins que Victor Hugo, au moins autant que mes contemporains. Quelques-uns de mes livres traînent sur ces étagères habituées à n'en recevoir que très peu, entre un petit atlas de champignons et des recettes de cuisine. Ils ont parfois la compagnie d'un Goncourt de l'année, offert à l'occasion d'une fête, et qui ne sera pas plus lu que moi.

On me dit qu'un autre écrivain réside à quelques kilomètres d'ici, à Monteniels. Il rédige des notices techniques. Je n'irai pas le voir. C'est un concurrent...

...La maison de Louise, c'est un peu la maison de Colette. Des livres, des bouquets, mais pas de chats. Des meubles patinés et cirés - mes beaux bruns, ainsi qu'elle les appelle - montent la garde dans les coins de grands murs blancs. Tout est propre sans excès, confortable sans mollesse, doux sans mièvrerie. Rien n'obéit à l'idée de faire joli, mais à une certaine droiture de la pensée. Les objets, ici, n'ont été acceptés qu'après beaucoup d'affection de la part de Louise. Ils la lui rendent dans le silence de pièces où l'on n'entendra jamais de musique - c'est un choix qui la regarde -, ni de télé - on ne saurait l'en blâmer.

Beaucoup de vitres et quelques portes donnent sur un jardin à sa dimension, agrémenté d'un lavoir. On ne peut passer à deux de front, dans l'allée surplombée d'une treille où courent de vieilles vignes. Les plates-bandes révèlent qu'elles ont été conçues - et désherbées - plant après plant, avec des associations qui, pour être inattendues, n'en sont pas moins touchantes. La fraise des bois voisine le lis blanc, un framboisier fait de l'ombre à des verveines, un peu de cerfeuil brouille des cinéraires.

Il faudrait tailler le cerisier, dit-elle, parce qu'il devient trop grand pour moi. Du lierre rampant a envahi le coin où des pierres, démolies du mur d'enceinte, formaient un tas de ruines jusque-là convenable. Il va falloir que je songe à y remédier, dit-elle encore, et cinq minutes de réflexion, d'où je suis absent, suivent le constat, un doigt barrant le menton, le coude posé sur l'avant-bras.

J'ai l'impression d'être trop gros, ou trop lourd, ou trop haut. De respirer trop fort.

Elle a dressé la table dehors, dans un dernier rayon de soleil. Elle l'a pavoisée de couleurs de ce que j'aime : rouge coquillage des poivrons confits, blanc pur du chèvre frais et, dans la salade du jardin, elle a semé des pétales de capucine qui lui donneront un goût poivré.

Mais à peine sommes-nous assis que le soleil s'en va derrière un arbre et part éclairer un autre bout de jardin. Je sais enfin à quoi je sers : à empoigner la table comme un grand plateau, et aller la poser dans la lumière, tandis qu'elle, en protestant, ravie de ma force, riant, essoufflée, me suit, la fourchette à la main. Nous changerons ainsi cinq fois de place, jusqu'à ce que la nuit tombe et qu'il n'y ait plus de côtes-du-rhône.

On rentre. Elle est un peu paf. En desservant de son petit pas trottinant, elle est parfois obligée de s'arrêter pour corriger sa trajectoire, avant de repartir bravement.

Je vais y aller, Louise, je n'ai pas de phare sur mon vélo. *Tut, tut*, dit-elle, attends que j'aie fini, on va se boire le café *mit* la goutte.

Et, lorsque enfin je pars, elle met, dans les baisers qu'elle m'applique sur les joues, quelque chose qui a de nouveau vingt ans en elle...

LE FILS DE SON PERE

...Enfant, je n'aimais pas le Sud. Lui n'aurait su vivre ailleurs.

Je n'aimais pas ce pays où les gens mettent leurs couilles sur la table. J'étais blond, rêveur, et de cette maturité tardive qui vient du Nord. A treize ans, ils avaient du poil sur la poitrine, et tutoyaient les maîtres. Ils étaient les fils de leurs mères, les petits dieux lares d'un foyer qui n'avait rien conçu de plus beau. Même leurs soeurs étaient de cet avis. Ils entraient dans la vie comme si celle-ci les avait contemplés d'en bas, avec admiration.

Cela va mieux, à présent, entre le Sud et moi. La vie, qui n'est ni fille ni mère, nous a remis à niveau. Restent quelques irréductibles, comme mon père, et ceux-là, oui, sont dignes d'être respectés : pas tatoués, pas vaccinés, pas castrés.

Ils forment une sorte de clan, dans le dernier bar où il m'emmène. Ce sont quelques vieux lions, barrés de cicatrices, et qui ne cesseront pourtant pas de boire leurs jours à gros traits, de les fumer en acres cigarillos.

Il m'a fait les présentations, hors antenne : celui-ci est tombé amoureux d'une petite qui lui mange tout, il le sait, il en souffre, à son âge, c'est pire qu'un cancer. Celui-là possède, à soixante ans, la plus grosse entreprise forestière de la région. Il y a peu, on l'a retrouvé à demi nu, bourré comme un coing, en plein milieu de la route. Dans le fossé, des voitures qui avaient tâché d'éviter le colosse.

Ne te fie pas à l'aspect chétif de l'ancêtre, à côté. Il grimpe encore aux arbres comme un chat, la tronçonneuse à la ceinture. C'est le colosse qui l'emploie. Ils ne sont ni patron ni ouvrier. Ou alors : il arrive que l'ancêtre traite le colosse de con, pour des raisons qui le font réfléchir. Côtés tournées, personne ne paye plus de coups que l'autre. Partout, ils restent à égalité. A force, l'un fait pour l'autre une raison de vivre. Si l'un tombe malade, l'autre en mourra.

Au conseil des anciens, peu de mots, mais des regards sans indulgence, et sans méchanceté. Pour eux, tu n'as pas plus de quinze ans.

Mais ces quinze ans, rendus dans le Sud, cette fois, tu es preneur. Tu te tiens là sans crainte et sans honte. Tu voudrais bien vieillir debout, toi aussi.

Le colosse, sous les yeux, a les poches ridées comme la peau de ses énormes pognes. Mais que la prunelle étincelle !

- Petit, tu prends ce que tu veux, il dit, d'un coup, en montrant les bouteilles en rayon.

Plus tard, car ce genre d'histoire finit tard, le père aura dans la voiture le geste de vouloir te prendre par l'épaule. Mais pas un geste : une intention. Ç'aura été imperceptible. Vous regarderez chacun votre phare, en vous raclant la gorge...

LE P.M.U.

On ne saurait trop recommander à l'étranger qui débarque pour la première fois en France, et qui désire se faire une idée exacte de notre pays, de pousser, dès qu'il le peut, la première porte au-dessus de laquelle il verra inscrit P.M.U. Il a connu la tour Eiffel, qui lui a parlé de notre génie inventif, le Louvre, et il a senti le poids de notre histoire - avec de la chance : le Bon Marché à six heures, où il aura pu constater que les petites femmes n'ont point disparu. Il lui reste à pénétrer un peu de notre âme, sa part poétique, si l'on préfère...

...Ici, entrer dans un P.M.U., c'est entrer au Café du Siècle, de notre siècle. Nous-mêmes, avons-nous tant d'occasions de nous promener main dans la main avec notre enfance, si l'on excepte le Tour de France, et, dans une moindre mesure, le Jeu des mille francs ? On prononçait « pmu », comme si l'on éternuait, dans un froncement de nez. Plus tard, entre Pari et Urbain, c'était le Mutuel qui ne laissait pas de nos étonner. « Mutuel », « Mutualité » : il y avait là-dedans un air d'avant-guerre, d'économies réalisées, de bons au porteur, de messieurs qu'on saluait avec envie en murmurant : il est rentier. Passaient des bonheurs de province, ordonnés comme des jardins publics au printemps, aussi indubitables que les figures de l'Industrie et du Commerce, au fronton des mairies. C'était un temps où, fût-ce pour jouer, il fallait encore un peu travailler. On dépouillait les caramels à un centime, le cœur en bataille d'y voir marqué « Gagnant ». On collectionnait les timbres primes de l'épicerie. Le soir, de les coller sur leur emplacement dans le cahier, cela faisait une récompense après les devoirs. Même à la loterie, dans les foires, il fallait, pour connaître le résultat, décacheter de minuscules rouleaux de papier. On n'avait rien sans rien.

Si l'on n'utilise plus, aux courses, la poinçonneuse qui trouait le ticket dans les marges, et répandait, les grands jours d'Auteuil ou de Cagnes-sur-Mer, un carnaval de confettis dans les salles (je me rappelle, la petite pince, certains barons la possédaient en acier nickélé, avec une chaîne pour la relier à leur poche, toute pareille à celles des bondes de baignoire, des stylos des P.T.T.), reste qu'il faut travailler, et dur. Ce n'est pas rien de dépouiller la presse, de récolter les tuyaux, de vérifier les partants, d'évaluer les handicaps, avant de remplir ses paris - et puis il faut faire la queue. Ce serait presque un petit métier, d'être turfiste, un des derniers petits métiers auquel répond, par ailleurs, celui de l'encaisseur. Quand j'avais dix ans, c'était ce que faisait, un peu moins qu'à mi-temps, notre voisin, M. Leduc, un viticulteur. C'était un homme aux idées arrêtées, mais bon, et tolérant. Il était trop maigre pour la vie, ou pas assez haut. Il avait de grands yeux francs. Les mardi, jeudi, et dimanche matin, il travaillait en plein vent, sur le port, parce que dans le café, derrière, il n'y avait pas assez de place pour l'officine. Les pêcheurs étaient mécontents quand les confettis atterrisaient dans leurs bacs à glace. Ses enfants avaient notre âge. Il aidait volontiers les parieurs débutants à trouver leurs tickets.

Sur la table dont la peinture verte s'écaillait, devant lui, il y avait cette machine à valider, et chaque fois qu'il appuyait dessus, dans le bruit des ressorts grippés par le sel, avec ses idées arrêtées, sa franchise, sa bonté, il y avait comme une idée de la République. On aurait dit que la machine comptait des bulletins. Que les joueurs votaient.

Depuis, M. Leduc est mort, mais le tiercé ne cesse de ressembler à du civisme. C'est une impression qui ne regarde que moi...

Duo forte

...Parlons de moi, tout de suite, puisque nous y sommes, et pour ne plus y revenir. Je m'appelle Maurice, c'est le genre de prénom qu'on donnait encore volontiers du côté de Dunkerque, il y a quarante-deux ans. Je parais plus que ça quand je suis à jeun, un peu moins quand le soir tombe ; mon visage est ainsi fait que c'est le bar, et non le fard, qui l'adoucit. Une passion pour les cures de rajeunissement m'aura porté, assez tôt, à préférer vivre de l'accordéon, plutôt que du métier auquel mes études me destinaient. J'aurais dû être, au mieux, juge ; au pire : huissier. Peut-être que la perspective d'un bureau planté au milieu de la Flandre a été décisive. Au début, je poussais le soufflet pour la galerie, et les bistrots me rémunéraient en demis. A présent, je série les problèmes : c'est la galerie qui paye, et je m'offre moi-même mes demis. Faut pas croire, l'été, ça rapporte. Le reste du temps, j'aide à tailler la vigne, je garde une résidence secondaire ou bien un chantier. On commence à me connaître, dans le coin, on préfère que je boive, parce qu'alors je marche droit, je joue mieux, et je suis gentil avec les enfants.

Je n'ai pas de biens. Les biens sont faits pour les héritiers, et des héritiers, je n'en ai pas non plus. Un riche propriétaire que j'ai eu le génie de tutoyer une fois me prête une maison ; comme celle-ci est à l'écart du village, il m'a également donné une moto. Il est vrai que cette moto doit être aussi âgée que moi, et que la maison en mérite à peine le nom : un cabanon, plutôt, situé en bordure d'un champ, et qui servait, dans le temps, à remiser des outils. Il y fait chaud en été, froid en hiver : autant passer son temps dehors, et c'est ce que je fais. J'ai aménagé une sorte de terrasse : des piliers en parpaings soutiennent des tôles de récupération, des bâches en plastique font office de tuiles, et des cailloux les lestent. Alentour, quelques vieux sommiers, des cadres de bicyclettes qui n'en finissent pas de rouiller, des tessons de bouteilles : vestiges de paysans qui avaient la flemme d'aller jusqu'au dépotoir, et que ma présence empêche dorénavant de déposer - un riche propriétaire ne prête jamais tout à fait gratuitement...

...Il n'était pas beau - ses traits auraient gagné à durcir - mais il émanait de lui une espèce de charme très particulier. Ce n'est pas dû à l'élégance, à l'intelligence ou bien au bagout : c'est une sorte de distance envers l'interlocuteur, et l'interlocuteur a toujours l'impression qu'au bout de cette distance-là, il y a beaucoup de pureté, à juste titre protégée. Quand un homme est capable de sentir ça d'un autre homme, il se demande avec effarement à quelle puissance les femmes doivent multiplier ce sentiment.

Je savais qu'il n'avait pas plus de trente ans. Je découvrais, en revanche, qu'il était brun et de ma taille, alors que je l'avais toujours imaginé grand et blond. Il se tenait de façon un peu voûtée, le résultat, peut-être, du temps qu'il avait passé penché au-dessus d'une caisse de résonance (vérifions notre diction) ; entre le front et les yeux, un jeu étrange : le front, déjà éclairci, parlait de sérénité, de pureté, encore, presque d'absence. Quant aux yeux, trop enfoncés dans leurs orbites, ils disaient au contraire que tout les intéressait. Ces deux petites choses marron, depuis leur retraite, semblaient déchiffrer la vie avec autant de rapidité et d'énergie que leur propriétaire, la musique, même si la brume de l'alcool les voilait un peu.

Il buvait sec, lui aussi. Ses potes avaient fait ramener des bouteilles, carrément, comme si sa présence, puis sa prestation n'avaient pas suffi à faire converger sur leur table la majorité des regards. En plus, ils parlaient haut, avec cette assurance que confère l'argent, ou la fréquentation de certains cercles. Lui était au milieu d'eux tel un prince dans une cour étrangère : il avait l'air de s'ennuyer ferme, maintenant, de s'ennuyer avec cette qualité de désœuvrement qui n'en veut à personne, à laquelle, d'ailleurs, personne ne peut remédier, et qui préférerait presque du bruit alentour. Ses copains devaient le sentir, c'était peut-être par gentillesse qu'ils faisaient les bouffons.

Ils n'ont pas fait attention à moi, quand je suis parti, lui non plus, et c'était tant mieux. Je savais qu'on allait se revoir. Je le savais avec l'assurance tranquille d'un rocher en travers d'une route. Le rocher, c'était moi, la route, c'était la sienne...

Manfred ou l'hésitation

...Mes yeux révèlent-ils ce que je ne peux expliquer ? Elle reprend ses paroles où mes pensées les laissent.

- Comment te dire sans te peiner que je ne t'aime pas ?

» A moins de te le faire comprendre.

» Et tu ne comprends rien.

Elle se relève. Les pleurs ont séché sur ses joues. Elle va à la cuisine, revient avec une cigarette.

- Je t'en allume une ?

Je fais signe que oui. Elle s'exécute et me la colle à la bouche. Elle s'assoit sur le divan.

- Remets-toi debout, voyons ? Tu as l'air de quoi ? C'est fini, maintenant.

- Qu'est-ce qui est fini ?

- Tout. Ta nausée. Mon affection pour toi. Tu es à nouveau capable de parler. Allons ! Debout. C'est mieux : ton malaise se dissipe...

C'est vrai. Je suis en mesure de bouger, à présent. Je me sers un autre verre.

Elle croise les jambes, et son genou fait saillie, rond, doré comme un petit pain.

- M'as-tu jamais aimé ?

- Ça, je ne te le dirai pas. Tu serais trop malheureux.

- Pourtant, tu vas me le dire.

Je fais mine de m'asseoir à côté d'elle. Subitement, j'attrape ses cheveux d'une main. De l'autre, j'appuie sur son dos. Elle gueule. Je la plie. Elle parvient à s'étendre un peu. Le strass du bustier sur lequel je pousse de toutes mes forces m'arrache la paume.

- Arrête, bon sang, arrête !
- Tu ne m'as jamais aimé !
- Je t'en supplie, j'ai mal !
- Tu ne m'as jamais aimé, hein ? Je veux l'entendre. Allez. Vas-y.

Dis-le ! Vas-y !

Je pèse sur son cou à le briser. Sa nuque découvre un friselis mousseux et blond. Je la boufferais.

- Je te le dirai si tu me lâches. Oh, j'ai mal !

Elle recommence à pleurer, à pleine voix maintenant. Sa gorge fait entendre des raclements sourds. Elle pleure comme un homme, du fond de son ventre. Je desserre mon étreinte. Progressivement. Puis je cesse tout à fait de la tenir. J'attrape la bouteille. Je bois fébrilement, à même le goulot.

L'instant d'après, elle est devant moi ; elle hurle, son visage si près du mien que nos nez se touchent. Elle est d'une rougeur extrême, congestionnée. Même ses petites oreilles luisent. - détail si incongru que je manque éclater de rire. Le goût de la vodka ramène en moi mon ancienne ivresse, comme un rappel d'acteurs.

- Je vais te dire, espèce de petite frappe...

Elle se recule. Elle fait le tour de la table qui bientôt nous sépare.

Elle ne me quitte pas des yeux.

- Espèce d'ordure, espèce de pauvre mec...

Elle se tient le cou. La douleur la plie toujours.

- Je t'ai aimé. Passionnément.

- Non.

- Dès que je t'ai vu. Le premier jour. La première heure...

- Ce n'est pas vrai. Tu veux me faire mal.

- Tu étais si fragile, si pur. Je n'ai vu que toi quand je t'ai rencontré, cours Sextius...

- Tu mens. Tu n'as jamais rien éprouvé pour moi.

Ses yeux brillèrent. Elle passait sa langue sur ses lèvres. Un mouvement mécanique.

- Je n'avais jamais rien ressenti de pareil. Je me disais : « c'est un enfant. C'est MON enfant. Il est à ma taille, à mon esprit. Je suis faite pour lui, tout exprès pour lui... »

- C'est faux !

- Chaque fois que je te regardais, tu faisais semblant de ne pas me voir. Ça créait une petite chose dans moi, tout humide, toute tremblante. Quand je suis venue te chercher, avant d'aller chez Chardin, je me rendais compte que j'étais folle. Je n'avais jamais fait ça pour personne. Ton adresse, tu ne me l'avais pas donnée. Il avait fallu que je l'obtienne au secrétariat des Beaux-Arts...

- Je t'en prie, arrête !

- Mais tu es comme les autres. Tu ne vois rien. Tu ne comprends rien. Tu ne vis que pour toi... Chaque soir que nous allions à Marseille, j'imaginai que c'était le soir. Et chaque nuit davantage, je sentais que je m'endormais seule.

- C'est faux.

- Non. C'est frustrant. Frustrant de devoir te mépriser un peu plus tous les jours parce que tu n'as pas cette aisance que les autres ont, et que pourtant je n'aime pas chez eux...

- Tu t'égares. Cette aisance, je l'ai.

- Trop tard.

- Dis-moi que ce n'est pas trop tard !

- Si, c'est trop tard. En moi, tout est devenu sec. Tu es l'ennemi.

Il y eut quelques minutes de silence, durant lesquelles nous n'entendimes plus que le vent. Un vent détaché de nous. Comme le boucan d'un bureau ouvert tard la nuit, ou d'une imprimerie voisine.

- Tu as couché avec quelqu'un pour être si amère ?

Elle posa ses yeux une demi-seconde sur moi.

- Je ne suis pas amère. Et j'ai couché avec quelqu'un, effectivement. Ça ne te regarde pas. Tu en parles d'une façon qui va devenir vulgaire...

- Je le connais ?

- Ça m'étonnerait...

Nos mots reprirent un peu de leur complicité.

- Où vous êtes-vous..., disons..., rencontrés ?

- Chez Marthe... Ce soir, j'y suis retournée : mais il n'est pas revenu.

Qu'elle ait pu *attendre* quelqu'un fit disparaître, soudainement, notre trêve.

- Je savais que tu ne pouvais fréquenter *que* certaines personnes...

- Possible...

Elle sortit une autre cigarette du paquet, sans m'en proposer, cette fois.

- Mais plus je te regarde, et plus tu me répugnes...

Elle évita le cendrier de justesse. Comme en rêve, il plana un moment avant d'aller se briser contre le mur. Je ne l'avais pas vraiment visée, mais le hasard avait fait qu'il l'avait presque touchée. Du coup, elle se remit sur la défensive, les lèvres serrées. Elle s'approcha du téléphone.

- Maintenant, si tu ne t'en vas pas, j'appelle la police. Tu as failli me tuer.

- Tu ne reviens pas sur ce que tu as dit ?

- Non.

- Tu m'as donc aimé ?

- Oui.

Je me levai...

...Il avait fallu beaucoup de phrases à Clara, ce soir-là, pour me mettre à la porte. Il avait suffi d'une seule - épinglée à ma chambre sous forme de missive - pour que je ne remette plus jamais les pieds chez elle : « Ce n'est plus la peine de nous voir. Bien sûr. Clara. »

Les cicatrices que j'emportais avec moi au sortir de l'hôpital contribuèrent pour une large part au choix devant lequel je plaçais mon existence...

Bruits de coeurs

La salle de bain d'Alice

C'est ici que s'épanouit ce qui est en germe dans les autres pièces, à présent rangées : un mélange entre des objets choisis, qui sont beaux, et des ustensiles qui le sont moins. Dans cette salle de bain, sont ainsi alignés, côte à côte, sur une étagère, un débouche-évier, une jarre provençale, un nettoyant pour W.C., un calendrier maya découpé dans un numéro du *National Geographic*, et recouvert d'un sous-verre, un flacon d'eau de Javel. On est en droit de se méfier.

C'est qu'Alice est capable d'avoir déposé ici le calendrier maya ou la jarre provençale parce qu'elle ne savait pas où les mettre, tandis que le débouche-évier ou le flacon d'eau de Javel ont été *intentionnellement* exposés. Je sais bien qu'il est difficile de trouver un *sens* à de l'eau de Javel, il n'empêche que dans cet appartement, dans cette salle de bain, chez cette propriétaire, l'esprit s'agite, devient nerveux. L'esprit est d'un naturel paresseux : Alice a le chic pour le tenir en éveil, d'un constant claquement de doigts.

Ainsi en est-il de l'eau de Javel, qui doit son nom au village de Javel, désormais incorporé au XV^e arrondissement. La source et son lavoir étaient utilisés par les blanchisseuses de l'époque, qui venaient parfois de loin pour y battre leur linge. Le voeu d'Alice serait-il de rendre à sa salle de bain parisienne, sinon son histoire, du moins une partie de ses origines ?

Alice dit que chaque pierre de Paris cache un fantôme. L'eau de Javel lui rappelle-t-elle que sa salle de bain ne se réduit pas à cette baignoire, à ce cumulus qui pend dangereusement au-dessus, l'un de ses tire-fond arraché ? L'eau de Javel joue-t-elle ici le rôle du silex taillé, lorsqu'on le place à côté d'une calculatrice électronique, non seulement pour mesurer le chemin qui les sépare, mais aussi pour se rappeler que celui-ci a engendré celle-là ?

De toute façon, qui serait assez indélicat, ou mentalement amoché, pour demander à Alice ce que ce flacon fiche ici ? Pas moi.

On sait qu'Alice est une femme. Le ton de sa voix, ses habits, sa manière de se tenir, de marcher, ses renflements devant et derrière. Mais tout cela, en y réfléchissant, peut être sujet à caution. On voit tant de choses curieuses de nos jours. Non, si je suis sûr qu'Alice est une femme, c'est grâce à sa salle de bain.

Evidemment, il y a des bouteilles de parfum, un épilateur électrique. Des culottes sèchent au-dessus du lavabo. Cependant, ce qui nous renseigne de façon définitive sur la condition d'Alice, c'est l'état du lieu, c'est ce cumulus de Damocles, ce sont ces joints d'où l'eau s'égoutte, malgré la filasse, c'est cette bassine, dans le petit meuble sous l'évier, parce qu'elle a desserré le siphon un jour (avec quoi ? un casse-noix ?) et qu'elle n'aura pas su le revisser correctement, c'est enfin cette chasse d'eau qui ne cesse pas de couler.

« Il faudrait que je fasse venir quelqu'un » dit-elle souvent. Je vois bien pourquoi c'est au-dessus de ses forces : un plombier, c'est comme un médecin, impossible d'appeler n'importe lequel. Il conviendrait donc, dans un premier temps, de se renseigner. Il faudrait ensuite prendre rendez-vous, consacrer sa matinée, sa journée peut-être à la surveillance du chantier (quel mot horrible !). Et puis que va-t-on lui apprendre ? Que sa robinetterie est trop vieille, qu'on n'a plus de pièces correspondant à sa chasse d'eau, qu'il est nécessaire de déplacer le cumulus et donc, de changer la tuyauterie. C'était bien assez d'avoir obligé ses facultés à se pencher au-dessus de problèmes aussi stupides que ceux que pose la plomberie - il faudrait maintenant envisager que cela prenne une semaine, voire plusieurs. On voulait remplacer quelques joints, on se retrouve aux prises avec une équipe d'ouvriers. Et pendant ce temps-là, où se laver ? Où faire sa petite lessive ?

Cette salle de bain en déroute, elle ne la traite pas non plus par-dessous la jambe. Tout serait plus simple si elle n'y attachait aucune importance. Mais elle souffre de vivre à côté de la fontaine perpétuelle de ses W.C., son cumulus menace de tomber chaque jour davantage, au point qu'Alice ne prend plus de bains, et écourte ses douches - sans compter l'humidité croissante du lieu, et qui, jointe au chauffage, y rend l'atmosphère aussi respirable qu'à Tikal, Guatémala (d'où le calendrier maya ?).

Quelques termes qui viennent de passer (cumulus, filasse, joints, siphon), sans être techniques, n'en sont pas moins assez précis pour laisser croire que j'ai des notions de plomberie. C'est le cas, en effet.

Ma décision est prise. Au fil des jours, j'emprunte un chalumeau par-ci, un coupe-tube par là. J'achète du cuivre, des coudes, des tés. Et puis un beau matin, rendez-vous pris, j'arrive chez Alice en bleu de chauffe. Elle nous a préparé du café, des toasts, et se tient en peignoir à l'entrée de la salle de bain, dans un mélange d'appréhension et de culpabilité.

Au début, tout se déroule bien. J'ai commencé par le dessert. Les joints sont renouvelés, le siphon, revissé, les fuites sont jugulées. Alice apparaît fréquemment pour me demander comment vont mes réparations. Ai-je besoin de quoi que ce soit ? Veux-je une bière ? Un autre café ? Est-ce qu'elle peut tirer de l'eau dans la cuisine ? Ces apparitions, qui étaient autant de signes d'amitié pendant « l'affaire des joints », prennent un tour moins désirable pendant celle dite « des W.C. » A l'altitude où se trouvent les papillons qui raccordent la cuvette à la chasse, tout est grippé, rouillé au point de disparaître dans une cristallisation rouge. Je tape, je graisse, je huile - en vain.

J'essaie avec la scie à métaux, pète la lame, cours en chercher une autre. Lorsque la chasse vient enfin, on s'aperçoit avec horreur qu'elle est fêlée. Mes coups l'ont.

A ce moment-là, il n'est encore qu'une heure de l'après-midi. Tous les espoirs restent permis, malgré des prémices de nervosité - comment interpréter autrement qu'autour de cette collation qu'elle nous a préparée, un ceviche de saumon cru, nous parlions de tout, sauf de la salle de bain ?

Je survole l'embarquement de la chasse dans un taxi (ni Alice ni moi ne possédons de voiture), son acheminement vers les multiples choix de remplacement qu'offre de boulevard Richard Lenoir, où sont les magasins de sanitaires.

On pense généralement qu'il vaut mieux avoir affaire à un employé serviable qu'à un revendeur désagréable. C'est faux. Un revendeur désagréable, vous jettera un carton à la figure en déclarant, péremptoire, que c'est « ça » - et ce sera « ça ». Un employé serviable examinera méticuleusement les possibilités de substitution entre votre modèle (introuvable) et un autre (pas en stock). Supputera des équivalences entre les marques, tâchera de dégouter, malgré l'évidence, un exemplaire parmi les milliers de l'entrepôt - vous avez couru rassurer votre taxi et l'avez supplié d'attendre encore un peu. Il n'y en a plus que pour quelques minutes, en effet, car voici que l'employé serviable a trouvé votre bonheur. C'est un emballage qu'il débarrasse de sa poussière, avant de l'ouvrir pour en vérifier le contenu. On imagine mal le nombre de pièces qui composent une chasse d'eau. Il faut pour cela les avoir vues une à une, étalées sur toute la longueur d'un comptoir.

On est déjà en train de signer un chèque d'un oeil, tandis que l'autre est rivé, au-delà de la vitrine, sur un taxi qu'un agent prie de dégager. C'est oublier que certaines chasses, seraient-elles neuves, ne sont pas régies par les nouveaux tarifs. Où est passé l'ancien ? On a beau fouiller, il a disparu. Ce n'est pas sans terreur qu'on verra arriver l'ultime protagoniste de cette histoire, un type censé savoir où se trouve l'ancien tarif, une vieille chose blanchie sous le harnais et dans ses charentaises, un fantôme qui avance comme on s'affale, avec un regard dont on n'est plus sûr qu'il voie, mouillé de vin, noyé dans la fumée de sa mais, ci-gît le chef-magasinier.

A six heures, cette putain de chasse enfin posée et boulonnée, la situation présentait à nouveau tous les aspects d'une embellie. Restait ce cumulus.

Le cumulus, ou chauffe-eau, serait-il convenablement fixé, est *en soi* menaçant. Nulle aspérité, nul accessoire ne viennent troubler son énorme ventre blanc. Le regard glisse là-dessus en y cherchant une trace d'humanité. A la pensée qu'il contient trois cents litres d'eau chaude, on est saisi d'un vertige. Quel objet pèse autant dans nos appartements ? Se met-il en marche, via le thermostat, qu'on aperçoit son unique singularité, un oeil rouge, fixe, sauvage, stupide. Le cumulus est au règne des objets ce que la baleine est au genre animal.

Pour la maîtriser, il fallait d'abord couper l'électricité. Malheureusement, ni Alice ni moi ne trouvâmes le fusible correspondant. On fit provision de bougies, de lampes-torches, on éteignit au disjoncteur.

Mon plan était le suivant : laisser l'animal dans une précarité qui durerait bien encore une nuit, refaire la tuyauterie d'abord. Pour cela, il fallut couper les tubes existants. Je me rendis compte trop tard que c'étaient eux qui retenaient la bête. J'eus de la chance, elle aurait pu s'écraser.

Elle se fendit d'une inclinaison majestueuse, comme un salut adressé au-delà des feux de la rampe, puis alla se fichier dans la baignoire, calibrée tout exprès. Il s'avéra impossible non seulement de l'en retirer, mais de lui imprimer le moindre mouvement.

Elle était incarcérée. Il était dix heures du soir.



Les Ambassades
3^e Rencontres de littérature
francophone en Région Centre
organisées par la DRAC et AGIR

La Médiathèque de
Romorantin-Lanthenay
reçoit

Eric Holder

Prix Novembre 1994 pour
la Belle jardinière public
au Dilettante

Vendredi 31 mars 1995,
20 h 30

Lecture des textes d'Eric Holder par
Nathalie Baubet
Delphine Dufour
Jean Soumagnas

Rencontre animée par
Thierry Guichard,
chargé de mission à AGIR.

Bien. Il s'agit d'écrire à la fois la qualité d'un recueil - il est humain -
le mot vaut mille.
Il s'agit de dire par ailleurs à qui des énergies font. Comme peu.
Comme pas beaucoup.

hein ?

EHolder.